

Ac R 221/1

ARLL 4/59

Albert Giraud

Le Concert dans le Musée

1

De'ricace

A Guile Van Hrenbergh

A Louvain, la beate ville,
 S'élouciert au siècle passé
 Des rimers au chapeau cassé
 Qui fajaient du bruit comme mille!

Leur jeune ami, — telue, l'oulo! —
 Qu'apprit, maître jamais lassé,
 Le bel art du sonnet tissé
 Sous le clair onétier de Bawille.

C'est pourquoi je serais chagrin
 Si tu n'étais pas le parrain
 Des derniers enfants de ma verve.

May hélas! je ~~te~~ reconnais,
 En te dédiant ces sonnets
 J'offre une chouette à Minerve.



3/

Giorgione

Le concert

à Mademoiselle Suzanne Linden

Tout près du blond vitrail, dans la paix de la chambre,
Les bons musiciens d'un cœur pieux à trois
Ressuscitent par un calme soir de septembre
Un vieil air à Tanger d'un maître d'autrefois.

Dans l'ombre où le soleil allume des grains d'ambre
Ils chantent : l'épinette a vibré sous leurs doigts ;
Comme un bel animal dont l'échine se cambre
La viole de gambe accompagne leur voix.

Le vieil air qui nous vient d'Espagne ou d'Italie
Anime lentement la chambre recueillie ;
Le vitrail au couchant épanouit ses fleurs ;

Le décor participe au rêve qui nous grise
Et survivant en moi, devant sa toile grise,
Giorgione dans un coin prépare ses couleurs.

CarpeccioLe ménage ~~de Carpeccio~~ sans paroles

De clocher de St Marc tombe l'heure lointaine.
 Dans la chambre pensive, au bord du vieux canal,
 calme et pure, elle dort sur son lit virginal
 Que le poids de son corps gracile cause à peine.

Par l'étroite fenêtre ouverte sur le ciel,
 sans que le rideau tremble au vent de son passage,
 Apparaît dans la nuit, comme un vivant message,
 Un lys entre les doigts, Messiegnor Gabriel.

Et la vierge, à travers ses paupières baissées,
 songe que dans un rêve aux couleurs effacées,
 entend des yeux la mot quel n'a point proféré!

Puis, dépliant sans bruit ses longes plumes félines,
 L'archange, ayant rempli son office sacré,
 s'envole en se signant sur la pointe des ailes.

5

Musique anglaise

~~Parcell~~

Une gigue du temps de la reine Bev

C'est un air anglais, gigue aux pieds rapides,
Un vieil air anglais, énergique et clair,
Qu'un jour chante un chœur de boys intrépides
Mêlant dans leur voix l'argent et le fer.
Tommy le frotteur en armant son rifle,
Il est familiar aux rameurs
D'où cinq cents ans le marin le siffle
Sur son banc de quart, au nez de la Mort
Un Italien trouvait qu'il grinçait,
Mais on le dansait à la cour du prince
Et peut-être est-il de maître Parcell
Lui-même l'air tant adreux la tête
Écrasait ses pieds parmi la duple
Un nœud bouquet d'ioda et de sel.

6

BotticelliLa Renaissance

D'un rêve morne et noir l'Homme s'est réveillé :
 Le soleil paraît neuf et la terre, récente
 Et la vague, comme une lettre careyante,
 Fait de tout le rivage un doux baiser mouillé.

Un long vol de ramiers plane dans l'air paisible ;
 Des lucres de chair blonde animent les roseaux
 Et le vent printanier sur l'écume des eaux
 Semble le rire clair d'une bouche invisible.

Elle est morte, la nuit sans grâce et sans beauté
 Où le monde courbé sous le ciel redouté
 Croyait l'amour coupable et la joie interdite !

Car d'un geste païen, encore un peu frileux,
 Dénuçant les œillets de sa gorge, Aphrodite
 Pour la seconde fois a jailli des flots bleus !

Donatello

9
7

David

Tu n'as rien de l'enfant qui venge sa tribu!
Malgré ta joue imberbe et ton geste de fête
Et ton air de frondeur qui piétine la tête
Du géant philistin ridicule et barbu,

Tu n'es point le David des saintes Ecritures!
Chevalier par le bas et pâtre par le haut,
Tu précèdes dans l'aube, harmonieux héraut,
Le cortège éclatant des merveilles futures.

O splendeur de la vie! ô volupté du sang!
Réveil inespéré du monde renaissant!
Joyeux retour d'exil de la beauté proscrite!

Souriant parmi l'or de tes cheveux flottants
Sous le chapeau de fleurs chanté par Théocrite
Tu jettes dans l'azur le cri de ce printemps!

Monteverde

Orfeo

8

Dans l'ombre bleue expire une plainte étouffée.
Les saules du Vallon aux vagues de la mer
La redisent... On frappe aux portes de l'Enfer...
Comme la lyre est triste aux mains pâles d'Orphée!

Sur sa couche Eurydice repose : elle a clos
les paupières... Pluton dans ses bras noirs l'emporte.
Pour l'amant plein de cri qui réclame sa morte
Monteverde trouva d'harmonieux sanglots.

Ton âme dans la foule a brulé solitaire,
O chanteur que ton siècle a jugé trop austère !
Doux ! Mais tu renaîtras dans des siècles plus mûrs !

Car ton art présentait toutes nos formes neuves
Et, comme l'Océan est le père des fleurs,
Tu portais dans ton sein les opéras futurs !

Leonard de Vinci

Monna Lisa

9
Ce Leonard était, créateur solitaire,
La plus haute de toutes les âmes d'autan :
Si le ciel est sans dieux, il fut un dieu sur terre
Et s'il existe un dieu, cet homme fut Satan.

Pour chaque passion inventant un visage,
Il a pénétré l'art, la science et l'amour.
A ses yeux l'avenir est comme un paysage
Que découvre un veilleur du sommet de sa tour.

Peut-être a-t-il prévu le destin qui s'acharne
Sur les formes sans nombre où son rêve s'incarne
Et que des mille aspects de son mobile esprit

Il ne subsistera demain, pour nous se'duire,
Qu'un étrange portrait de femme qui sourit
Et dont nul d'entre nous ne comprend le sourire.

Stabat Mater

à Mademoiselle Arlette Linden

La chanteuse se lève et chante un air d'église
 Où s'épancha la foi d'un maître révérent
 Et tout son être en proie au vertige sacré
 Du vieux musicien subit la dure emprise.

Inoubliable appel d'une âme qui se brise,
 Ah! comme il a jailli de son cœur lacéré,
 Et plané sur nos fronts son cri de désespéré,
 Vers l'arbre du Calvaire où son Fils agonise!

Sous un soleil d'orage, au fond du vallon noir,
 Jérusalem rougit dans les ombres du soir,
 Et, tandis qu'un dernier rayon de pourpre éteinte

Ainsi qu'un doigt sanglant désigne encor la croix,
 La chanteuse s'efface et n'est plus qu'une voix
 Et la voix se déchire et n'est plus qu'une plainte!

Le dernier portrait

Pour sa trop jeune épouse, honneur de sa maison,
 Épuisé par la vie encor plus que par l'âge,
 Pierre Paul a voulu peindre sa propre image
 Dans un portrait de faste et d'arrière saison.

Mais malgré lui son art qui se pugne au mensonge
 De l'injure des ans n'a rien dissimulé:
 La peau flasque, le teint briqueté, l'œil voilé,
 Tout dénonce l'injure intime qui le ronge.

La bouche se détend comme un arc de bande;
 Des rides ont griffé le grand front dénudé
 Que l'amour embrasa d'un dernier coup de foudre.

Et penché sur sa toile il scrute amèrement,
 Génie à son déclin, chair prête à se dissoudre,
 Son masque ravagé par Hélène Fourment.

La Création

C'est un génie heureux, une âme sans envie,
 Et qui, réalisant l'équilibre païen,
 Savoure à belles dents tous les fruits de la vie
 Au delà de laquelle il ne redoute rien.

Il est le clair miroir de la nature humaine,
 La corne musicale où bruit l'univers
 Et la création dans son œuvre seraine
 Est un drame incessant, magnifique et divers.

Son art, comme le ciel, connaît des heures sombres;
 Mais s'il a, comme lui, ses rayons et ses ombres,
 L'orage en éclatant endurecît sa santé

Et sa large existence est la table dressée.
 Où, sablant en chantant le vin de sa pensée,
 Il célèbre la joie et la fécondité.

Les pages de Lo keine

La chemise plissée à leur cou puéril,
Ils s'avancent, coiffés du feutre à plumes grises :
Leur bouche en souriant fait envie aux cerises
Et le lys du jardin jalouse leur avril.

Ils se nomment Wharton, Douglas ou Clanbrail,
Et malgré leur beauté qui prête à des méprises,
Ils rêteront, voués aux mâles entreprises,
Des chemises d'acier dans leur âge viril.

Le beau sorcier d'Anvers aux mains fines et belles
Laisse, tout en peignant trait pour trait ses modèles,
Un reflet de sa grâce à leurs fronts incertains.

Son pinceau caressant retouche leur visage
Et son rêve se fit de ces pages lointains !
Une lignée en fleur créée à son image !

13' 14 ~~Titus~~ Rembrandt

Le portrait de Titus ~~adolescent~~

Dans le sombre atelier, où vive la lumière,
Sous le jour du vitrail Titus adolescent
Offre aux yeux paternels sa grâce minutieuse
Et Rembrandt lui jette d'un regard curieux.

Qu'il est beau, son Titus! Ses yeux levés sont roses!
Comme le sang léger transparait sous la peau!
Ses pommettes en fleurs font projet à deux roses
Qui s'ouvrieraient sous l'ombre ^{grise} ~~bleue~~ du chapeau!

Mais le mort ^{rêve} ~~trône~~ autour de lui dans les ténèbres
Et le peintre, assailli de présages funèbres,
Voit le signe fatal au front de l'être cher,
Et ^{regrettent} ~~prophète~~ la gloire ardemment pour sa vie

^{le songe} ~~De plus~~ que parmi les œuvres de sa vie
La plus fragile, hélas! ~~est~~ celle de sa chair.

~~15~~ 15

Bonvenuto Cellini

Un stylet florentin

Avec les queues par qui sa fortune est suivie,
Puffians lascifs drapés dans leurs souples montants,
Comme un loup bondissant parmi les louvetaux,
Il étouffe la cour du vaincu de Paris.

Gagnant au jeu de l'art comme au jeu de la vie,
Ses discours sont fleuris et ses actes brutaux :
Son cœur héberge tous les péchés capitaux
Sauf deux qu'il ^{trouve laids} ~~trouve laids~~ : l'avarice et l'envie.

Un artiste pareil n'est ni grand ni petit,
Il est ! Le monde est fait pour son large appétit ;
Mais son ventre survit à la fête donnée.

Que t'importe à présent la loi qu'il viole !
Oublie en admirant le pommeau du stylet,
Que sa pointe féline était empoisonnée.

Titien

Femmes nues

Titien montre librement
 Dans leur superbe efflorescence
 Des corps qui depuis leur naissance
 N'ont point connu le vêtement.

Leur teint sont nus comme les marbres,
 Nus comme l'or et la clarté,
 Comme l'azur du ciel d'été,
 Comme les plantes et les arbres.

En peignant d'un pinceau vermeil
 Leur balcon ouverte au soleil,
 Le roi de la beauté sans tache

En bannit, par la nudité,
 Les deux filles du péché d'Ève :
 La pudeur et la volupté.

~~16~~ 17

Michel - Ange

Le marbre inachevé

C'est un buste ployé d'esclave et de lutteur :
Michel-Ange obsédé le dégrossit à peine ;
Il porte sur son dos toute la honte humaine
Et son masque est pareil à celui du sculpteur.

Comme il se dresserait de toute sa hauteur
Et soudain en amour retournerait sa haine,
S'il entendait sonner sur Florence à la chaîne
Par la trompe de fer l'appel libérateur !

Ce géant semble issu d'un corps-à-corps farouche
Et l'on croit voir, à l'heure où le soleil se couche,
Autour du sombre bloc par le siècle ébréché,

Mécontente à la fois de l'art et de la vie,
La force qui jadis l'a dans l'ombre ébauché
Revenir en grondant rôder inassourie !

~~18~~ 18

Raphaël

La femme sans nom

Elle tient une fleur : joyeuse et sérieuse,
Elle est très douce avec un grand air de fierté
Et si calme qu'elle en devient mystérieuse
Et son mystère est fait de sa sérénité.

En vain tu t'en irais, ô foule curieuse!
Chercher dans Vasari le nom qu'elle a porté!
La courbe de son front est trop harmonieuse
Et son regard trop pur pour avoir existé.

Si son œuvre de rêve est si noble et si belle,
C'est que le Sanzio ne connut qu'un modèle
Dont il recommençait sans cesse le portrait

Et que ses clairs profils de jeune homme ou de femme
Ne sont que le reflet platonique et secret
Du visage ignoré qui vivait dans son âme.

~~18~~ 19

Beethoven

Le cri captif

Un soir d'orage : sur le roc, près de la mer,
Le vieux Titan, meurtri de sa chute et qui boite
Trébuché ; la sueur coule de son front moite ;
Courbé sous la rafale il lutte avec l'éclair.

Il blasphème, vaincu par la flamme et le fer,
L'inaccessible ciel que son amour convoite ;
Mais pour son large cri sa bouche est trop étroite :
Son affreux clameur lui reste dans la chair.

La lune à l'horizon rend la lune plus sombre ;
Les chênes sous le vent font des gestes dans l'ombre ;
La profonde forêt s'emplit de pâles yeux ;

Quand soudain, par dessus le bruit et le silence,
Enfin son cri captif se délivre et s'élançe,
Vers le calme sourire et la beauté des Dieux.

La romance pour piano

O toi que Mozart jouait à la cour!
Ta grâce est profonde, ô vieille romance!....
C'est Mai qui s'achève et Juin qui commence,
Ce n'est pas la nuit, ce n'est pas le jour!

C'est après la joie, avant la souffrance,
C'est après l'absence, avant le retour,
C'est quand le desir trouble l'ignorance,
Pendant le baiser, mais avant l'amour!

C'est le jeu sacré, l'exil volontaire
D'un dieu de quinze ans qui descend sur terre
Pour sentir son cœur battre contre un cœur.

Quel est cet enfant? Nul ne le devine.
Il chante dans l'ombre et la voix divine
Sans l'avoir connu fait croire au bonheur.

~~20~~ 21

Corneille de Vos

Famille flamande

Tableau naïf qui dans le souvenir se grave :
Autour des deux époux, au foyer des aïeux,
Les enfants réunis font un groupe pieux
Et l'horloge aux poids lourds sonne une heure ample et grave.

La chair calme, l'esprit paresseux, le cœur brave,
Comme ils sont ~~si~~ bien, grands et petits, jeunes et vieux,
Filles et fils, les rejetons silencieux
D'une race songeuse et rebelle à l'entrave!

Ils sont vêtus de même; ils ont les mêmes traits,
Les mêmes yeux et le même visage frais
Reposant sur la blanche fraise à triple étage.

Ils n'ont jamais quitté leur cher clocher flamand;
Serés l'un contre l'autre ils s'aiment tendrement
Et de s'aimer ils se ressemblent davantage.

En chantant Du Grétry

Sous la tonnelle, un soir d'été,
Ils ont sablé, troupe matoise,
Le vin de la vigne hutoise
Plein de malice et de gaieté.

Leur chanson à l'aile grivoise
Y trempe son bec effronté...
Au loin leur petite cité
Rêve sous sa coiffe d'ardoise.

L'un d'eux râcle du violon ;
Tous ont le bon rire wallon
Mouillé d'une larme facile ;

Et pour se dilater le cœur,
Soudain la bande entonne en chœur
Le vieux quatuor de "Lucile".

La chambre close

Cependant que la vie et le siècle oubliés
 Précipitent le cours de leurs métamorphoses,
 Ce calme intérieur, où bat le cœur des choses,
 Raconte sans parler le roman des âges.

Tout est vieux : les bahuts, les vases précieux
 Et les rouges fauteuils que l'usage a faits roses ;
 Sous sa poudre, à travers les fenêtres mi-closes,
 L'or pâle du soleil lui-même semble vieux.

L'heure n'anime plus l'horloge vermoulu ;
 Un bouquin reste ouvert à la page relue ;
 Un parfum éventé flotte encore dans l'air ;

Sur la boîte à bijoux rêve une flûte oisive ;
 Le silence est visible et la chambre pensive
 Est prête à recevoir Henri de Brastleer.

L'andante ^{impresu}

Tu oratorios, ô vieux maître impassible!
Avec leurs rayons choeuy étayés sous le ciel
Dans leur pompe sonore érigent un autel
Au Dieu vindicatif et sanglant de la Bible!

Tu le montres couchant sous sa dent terrible
L'infidèle tribu qui souillait Israël:
On entend battre l'aile noire d'Azraël;
Maccabée a brandi son épée invincible!

Quelque fois cependant de ton sein aguerri
Nous surprenons faillir, ainsi qu'un tendre cri,
Un andante profond dont la douceur étonne:

Confiance de l'âme épanchée en secret,
Roze unique et sang prié qui seule suffirait
A fleurir le désert ~~cruel~~ et monotone.
féroce

~~25~~ 25

Le Tintoret

Une ébauche des fresques de Saint Roch

Tout ce qui bouge, vibre, éclate, éclaire et luit,
Génie intarissable, âme de Sordonnée,
Il l'empriqne et le mêle en sa verve effrénée:
Si l'ouregan poignait, il peindrait comme lui!

Un choc d'anges guerriers au mur fait une brèche;
Le soleil moribond dans son sang s'est noyé;
L'éclair se brise en deux sur le roc foudroyé;
La Vierge au Paradis monte comme une flèche.

La force que jamais il ne sut maîtriser
Dans sa course au chef d'œuvre a l'air d'improviser
Des vains drames de la légende et de l'histoire.

Aussi, lorsque la Mort lui vola ses pinçaux,
Le Tintoret s'en fut, je gage, au Purgatoire
Subir pendant cent ans la peine du repos.

La messe du poète

Chez les Jésuites, dans l'église du collège,
Pleure au lutrin un chant austère et compassé,
Et l'orgue le soutient d'un souffle si glacé
Que ses pâles tuyaux semblent couverts de neige.

un poète vieilli que le remords assiege
Implore, plein d'honneur pour son taudé passé,
Le Dieu qu'il croit avoir par son art offensé
Et rêve de brûler son œuvre sacrilège.

Parfois, jeu du démon, un beau corps trop connu
Entre l'autel et lui dresse son péché nu;
Mais dissipant l'illusion qui le fascine

Le noir Dieu Trés, lourd d'angoisse et d'effroi,
Éclatant au jubé comme un orage froid
Courbe sous sa terreur l'âme de Jean Racine.

~~27~~ 27

Loeillet

La sonate oubliée

à Monsieur Alphonse Van Neste

La viole qui chante ainsi qu'un jeune amant
Et le clavier que touche une main délicate
Ranimant de concert une vieille sonate
Ressuscitent pour moi la Belle au bois dormant.

Une phrase d'abord a vibré, grave et lente,
Puis, quand elle s'est tue, un menuet léger
Déroule son caprice à travers le verger
Au crépuscule heureux d'une fête galante.

Et l'œuvre que l'archet caresse de son cri
Le plus tendre et que l'on dirait de Couperin
Si sa fleur ne mêlait une odeur de lavande

Au parfum raffiné de l'ambre et de l'oeillet
Et la grâce française à la santé flamande
Est d'un maître gantois qui se nommait Loeillet.

Air de ballet

Les Danges de Rameau qui, depuis tant d'années,
Gisent, les yeux fermés, au clavier dormant,
S'évadent sous mes doigts du magique instrument
Surgissent devant moi dans leurs robes fanées.

La houlette à la main, d'aurore enrubannées,
Vers l'amante pâmée elles mènent l'amant.
Puis le dieu de Paphos dans un embrasement
Bénit en voltigeant leurs grâces surannées.

Les mugets de ce temps, s'ils craignaient de souffrir,
Savaient pourtant aimer et se battre et mourir
Sans prendre au sérieux leur fragile existence!

Au siècle de Vestris la vie est un ballet
Supérieur au drame absurde et comme elle est
Trop légère pour qu'on la déclame, on la Danse!

L'embarquement pour ailleurs
 Dans un parc qui ressemble à leurs desirs légers,
 Vêtus d'habits de la couleur de leurs pensées,
 Glissent, doux monnet d'ombres entrelacées,
 Gilles et grands seigneurs, marquises et bergers.

Le soir rose qui tremble au pli de leur sourire
 Avive par moments le coin de leur regard :
 Ils gagnent, savourant la fièvre du départ,
 La rive où les attend, voile d'or, leur navire.

Ils montrent de la main l'esquif mystérieux,
 Et jamais cependant ils ne verront des yeux
 L'île de leur caprice et de leur fantaisie :

Ils ne vont pas plus loin que leur geste charmant,
 Car pour leur fendre cœur toute la poésie
 De l'amoureux voyage est dans l'embarquement.

Le sommeil de Renaud

Sous les chênes penchés qui lui font un berceau
 Le chevalier Renaud, fatigué par la lutte,
 Repose, et le zéphyr l'évente et quelle flûte
 Serait plus douce que l'eau vive du ruisseau?

Le crépuscule vert de la forêt perfide
 Lui verse un long sommeil plein de songes heureux
 Quand tout à coup dans l'ombre avec un rire affreux
 Vers le guerrier bondit, l'épée au poing, Armide.

Le héros va mourir... Le jardin enchanté
 Prépare à son trépas un lit de volupté:
 Des ramiers engorgés coulent sur un arbre...

Mais, ressentant soudain l'amour qu'elle ignorait,
 Armide pousse un cri de femme et l'on dirait
 Qu'un tendre flot de lait jaillit d'un sein de marbre!

Vocalises

L'œuvre de Piccini, dont la pauvre musique
 Au temps de Gluck déjà paraissait démodée,
 A force de vieillir devenant moins ridée,
 A pour nous je ne sais quelle grâce archaïque.

Puisant dans le mensonge une étrange ironie,
 Son chant suave et sa mourante vocalise
 D'une sombre Circé font une Cydalise ;
 L'ariette se rit du drame qu'elle nie.

Le sang qu'on verse a l'air d'un vin joyeux qui mouffe ;
 Tout, jusqu'à : " Tuez-le ! " se dit d'une voix douce ;
 Sur un temps de garotte un tyran plein de morgue

Murmure à sa victime une phrase mignarde ;
 L'héroïne, le trille aux lèvres, se poignarde
 Et son dernier soupir est un brillant point d'orgue !

Le lever de l'enfant

Son père en l'étrouffant aurait fait oeuvre pie ;
 Le crâne en pointe s'écrase un cou débile et long ;
 La mâchoire est pareille au baj d'un violon ;
 Nulle flamme ne luit dans la face assoupie.

On ~~le~~ le serre dans un corset qui l'étrouffie ;
 Sa chair blafarde et grise a des teintes de plomb ;
 Et ses pâles yeux bleus de lymphatique blond
 Semblent deux bleuets morts au fond d'une eau croupie.

Mais le peintre cruel et fidèle a laissé
 Une ombre de grandesse à cet enfant glacé
 Qui va porter le sceptre et le globe du monde ;

Et sous l'ardent reflet du rouge baldaquin
 Notre rêve croit voir pendant une seconde
 L'impérial et dur profil de Charles-Quint.

Musique arabe

La chanson de Dario

Dario, par ce beau soir d'automne,
Chante, afin de tromper son œil,
Une vieille chanson monotone
Qui fut jeune au temps de Boubdil.

Sous ses doigts la guitare qui ronfle
Porte un monde d'alentour dans son creux;
On dirait que son manche se gonfle
Comme un cou de ramier amoureux.

Le jardin et sa pair vespérale
Font plus douce la voix gutturale,
Plus poignante sa morne douleur;
Et sa plainte ^{à guitare!} ~~est~~ ^{est} pareille
Au murmure attardé d'une abeille
Qui part out cherche en vain une fleur.

La chanson de Dario

Dario, par ce beau soir d'automne,
Chante, afin de tromper son œil,
Une vieille chanson monotone
Qui fut jeune au temps de Boabdil.

Sous ses doigts la guitare qui ronfle
Porte un monde d'يفنت dans son creux :
On dirait que son manche se gonfle,
Comme un cou de ramier amoureux.

Le jardin et sa paix vespérale
Font plus douce la voix gutturale,
Plus poignante sa morne douleur,

Et la plainte ô guitare ! est pareille
Au murmure attardé d'une abeille
Qui partout cherche en vain une fleur.

Les deux regrets

Ce que Don Juan dit dans l'ombre à Zerline
 Pour préparer un amoureux larcin,
 En ~~en~~ chevrotant la viole câline
 Le dit tout bas au frère clavecin.

Ce qu'à Don Juan tremblante dit Zerline,
 Dont le cœur bat et soulève le sein,
 A la viole énervante et câline
 Est murmuré par le clair clavecin :

" Si je t'étais, Monseigneur ! sur mon âme
 - A soupiré Zerline qui se pâme -
 Jusqu'à la mort je te regretterais ! "

Mais le trompeur de sa voix tentatrice
 Prend : " Demande à ta vieille nourrice
 Combien sont doux de semblables regrets ! "

Femme sensible !...

C'est à l'aurore de l'Empire :
Loin du canon qui va grondant
Dans tous les salons on soupire
La romance d'Ariodant.

Josephine à son entourage
La chante d'un air langoureux :
" Intendez-vous le doux ramage
Des oisjeaux célébrant leurs feux ? "

Rois de demain, Reines futures
Charmés par ses fioritures
L'aiment jusqu'à la hémorison

Et l'âme de la cantilène
Se mêle à votre fraîche haleine,
O vous de la Malmaison !

Sérénade vénitienne

Elles payent, bouquet païen,
Dans leur gondole, au clair de lune,
La blonde, la rousse et la brune :
Elles sont trois ! Garde-toi bien !

Car le plaisir vénitien
Côte sur la folle lagune
Quand on l'achète une fortune,
Encor plus cher, s'il est pour rien !

Violons et voix, leur musique
Laisse en ta nuit mélancolique
Son sillage brun, roux et blond

Et la barque qui les emporte
À l'ombre des ponts, sur l'eau morte,
Semble elle-même un violon !

Goya y Lucientes

37

L'odeur du sang

du marquis de Villalobar

Goya y Lucientes, peintre caballero,
Jette à coups de couteau, de cuiller, de truelle
Sur sa toile une Espagne érotique et cruelle
Dont la beauté sinistre eût surpris Figaro:

Sorcières au sein flasque autour d'un brajero;
Rencontres d'amants fous dans l'ombre sensuelle;
Quenues dans la sierra, ripes dans lauelle;
Flammes d'auto da fé; grimaces de garrot;

Chevaux cabrés en proie au taureau qui voit rouge;
Tête aux sombres cheveux qui, sur le seuil d'un bouge,
Comme une rose jaune attire le passant;

Et quoi qu'il peigne, jeux, combats, stupres, supplices,
Il nous fait respirer avec d'âpres délices
Sous le soleil de plomb la chaude odeur du sang.

Introduis
 Weber! ~~de l'air~~ - asoy dans ton royaume empire,
 Plein d'un feu my j'enant de feuillage mouillé,
 Où, dans la claire nuit se joue un drame à l'éclat,
 O toi qui songes Noëlant à retrouver l'halcyon!

La lune, au son du cor enivrante qui t'as s'écrit,
 Est comme un puits d'argent dans le ciel étoilé;
 Au bord des pâles eaux, sur le gazon fleuri,
 Une virginité ~~ressemble~~ mystérieuse.

Habillé d'un rayon, des étoiles singuliers
 Se poursuivent par ^{de halliers} feu ^{en} ~~halles~~ halliers;
 Le cor se brise au loin son appel qu'il prolonge.

Et jusqu'à l'aube où l'aube entrouvre ses yeux gros,
 Du magique univers émane comme un songe,
 La palpitation du ~~peuple~~ monde d'esprit.

Épilogue

39

Au lecteur

Le concert est fini : dans leurs boîtes funèbres
les violons sont étendus silencieux ;
Et l'ombre qui descend sur les toiles célèbres
De sa cendre a couvert le plaisir de mes yeux.

Le soir tombe : l'huisserie qui va fermer les portes
Ignore quel trésor en secret amassé
Les tableaux assombris et les musiques mortes
Pour jamais dans mon cœur nostalgique ont laissé !

J'en ai fait ces sonnets, et, si quelque Aristarque
En scrutant leur travail, de ci, de là remarque
Un vers voluptueux et librement scandé,

Je n'en concevrai pas un orgueil chimérique,
Mais je serai payé de ma peine lyrique
Et j'aurai plus reçu que je n'ai demandé.